

---

## Les Exilés de la guerre.

**ATTENTION** : CETTE COLLECTION EST TEMPORAIREMENT INDISPONIBLE À LA CONSULTATION. MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION

**Numéro d'inventaire** : 1977.06382

**Auteur(s)** : Charles Guyon

**Type de document** : publication jeunesse

**Éditeur** : Larousse Librairie (13-17, rue Montparnasse, Paris 58, rue des Ecoles, Paris (succursale) Paris)

**Imprimeur** : Larousse

**Date de création** : 1917 (restituée)

**Collection** : Les livres roses pour la jeunesse ; 203

**Inscriptions** :

- gravure : 12 gravures in et hors texte

**Description** : Couverture en papier beige imprimée en rouge.

**Mesures** : hauteur : 180 mm ; largeur : 120 mm

**Notes** : Liste des ouvrages dans la même collection. Extrait du catalogue de l'éditeur en fin d'ouvrage. Prix : 15 centimes.

**Mots-clés** : Littérature de jeunesse (y compris les contes et légendes), publicité relative à la littérature de jeunesse

**Filière** : aucune

**Niveau** : aucun

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : 32

ill.

« Allez ! Allez ! criaient les soldats, les Prussiens approchent ; si vous tardez, vous serez écrasés par la mitraille. »

Nous n'avions pas besoin de ces recommandations : le fracas du canon, le bruit de la fusillade, devenaient de plus en plus terribles : autour de nous tombaient des éclats d'obus et de shrapnels. C'est un miracle que nous n'ayons pas été atteints. Enfin, nous pûmes arriver au fond du bois, dans un ravin où des rochers élevés assuraient un abri contre le tir ennemi. Là, étaient déjà réunis un certain nombre d'habitants des fermes et des villages voisins qui avaient amené leur bétail. Grand-père s'y trouvait avec nos chevaux et nos bœufs.

« Enfin, vous voilà ! s'écria-t-il, je tremblais pour vous et j'allais retourner là-bas pour vous aider.

— Il n'y avait plus moyen de rester dans la ferme, répondit ma mère, les obus arrivaient sur nous ; on nous a obligés à partir. Pourvu que notre maison ne soit pas incendiée par ces maudits Prussiens. »

Grand-père Hulot ne répondit rien, mais, tandis que ma mère veillait à notre installation dans le bois, il me dit :

« Toi, tu es déjà un homme, je puis te dire la vérité ; eh bien ! je crois que la ferme, au milieu de la bataille, court le plus grand danger ; j'ai déjà vu cela en 1870 ; les Prussiens la détruiront pour qu'elle ne serve pas d'abri à nos soldats.

— Alors, grand-père, nous irons à Longwy, répondis-je, et, quoique je n'aie que seize ans, on m'acceptera bien dans un régiment.

— Oui, oui, nous irons à Longwy et, moi aussi, malgré mes soixante-dix ans, je demanderai une place parmi nos soldats. »

Cette résolution soutint notre courage et nous cherchions tous deux à rassurer ma pauvre mère qui pleurait.

« N'est-ce pas notre village qui brûle ? N'est-ce pas ma pau-

IV

La nuit vint, triste et lugubre ; le bruit du canon semblait s'éloigner vers le sud, mais le ciel était rouge et de sinistres lueurs éclairaient la forêt du côté de la frontière. Personne n'osait éléver la voix, mais chacun pensait :



DE NOTRE MAISON, IL NE RESTAIT PLUS QUE DES MURS NOIRCIS